

Plainpalais et ses Puces

Autor(en): **C.Pz**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **35 (2005)**

Heft 9

PDF erstellt am: **13.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-826127>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

de la Mairie. On peut dire que j'ai passé toute ma vie dans les douceurs», précise-t-il avec cet humour délicat qui le caractérise.

Pour retrouver un des rares endroits du quartier qui n'a pas changé, Marcel Granger passe vers l'école du XXXI-décembre. «Extérieurement, le bâtiment est resté le même que lorsque j'y étais écolier, même si le préau a été aménagé avec des jeux. C'est le cas aussi de l'école des Eaux-Vives, de la salle communale. Pour le reste, presque tout a disparu, souvent emporté par la folie immobilière des années septante.»

Quant il regarde d'anciennes vues du quartier, ce passionné de photographie – membre depuis plus d'un demi-siècle de la fameuse SGP (Société genevoise de photographie) – se remémore les petites maisons villageoises qui longeaient les rues, «y compris celle des Eaux-Vives. Je me souviens aussi de la rue des Pierres-du-Niton, qui était encore en terre. Vraiment, c'est inouï ce que ce quartier a changé, en particulier du point de vue architectural. Même la célèbre Maison de la Réformation a disparu. En fait, contrairement à nous, ce quartier n'a pas vieilli, il a été en grande partie démoli.»

Aux Eaux-Vives, Marcel Granger a encore de nombreux amis, notamment des anciens de la SGP, mais à près de 80 ans, il

sort moins, les voit peu. «Savez-vous qu'il y a une plus que centenaire dans ce quartier? Elle tenait à l'époque une quincaillerie au bas de la rue Pictet-de-Rochemont.» Il évoque aussi quelques célébrités: le général Dufour qui, «en bon géomètre, planta sur une des Pierres-du-Niton un repère d'altitude utilisé pour toute l'Europe». Ou Alain Morisod, dont il aime beaucoup la musique: «Je lui ai même écrit les paroles d'une chanson.» Il évoque aussi les artistes qui eurent ici leur atelier. «Louis Baudit a peint de superbes toiles évoquant les bords du lac. Il avait son atelier sous une verrière, quai Gustave-Ador. Rue des Vollandes, on voyait les plâtres du sculpteur Baud envahir un petit jardin.»

Mais le personnage le plus important des Eaux-Vives, «le plus élevé», demeure le Jet d'eau. «Quand j'étais gosse, je voyais le matin arriver un monsieur avec son immense clé en T. Il la tournait longuement, et l'eau montait doucement. C'était un vrai spectacle, que nous avions tout le temps d'admirer. Aujourd'hui, on appuie sur un bouton, et le symbole de Genève s'élève à la vitesse d'une fusée.»

C. Pz

»» Eaux-Vives, Quartier de Mémoire, Marcel Granger, Editions Cabedita.

Plainpalais et ses Puces

«... Impossible de ne pas se diriger vers cet espace inattendu, baptisé en l'occurrence «Plaine de Plainpalais». Et qui est, au cœur de cette ville, une respiration plus que bienvenue. Providentielle. Enfin un espace où il n'y a rien. C'est-à-dire tout.»

Il est 9 heures du matin. A peine l'heure d'arriver pour les visiteurs qui se promènent aux Puces en dilettantes, et commencent leur balade par un petit café sur la terrasse qui côtoie la place de jeux des enfants. Quant aux habitués, aux collectionneurs en quête de l'objet inattendu, de la découverte insolite, du trésor inespéré, ils ont déjà fait plusieurs fois le tour de la Plaine, «au cul des camions» comme on dit, alors que les «puciers» déballent à peine leur marchandise.

Inlassablement, tous les mercredis et samedis que Dieu fait, le rituel se perpétue, pourtant jamais tout à fait le même. Le marché aux Puces genevois est unique en son genre: il a lieu par tous les temps, en toute saison, deux fois par semaine. Plus unique encore est l'ambiance qui y règne. On y raconte de savoureuses anecdotes, on y entretient une convivialité parfois trop rare en d'autres lieux de cette ville qui ne livrera jamais tous ses charmes d'un bloc.

Au bout de l'avenue du Mail, côté Carouge, vous le reconnaîtrez sans mal: Georges Borel est l'un des plus anciens «puciers» de la Plaine. Depuis plus de trente ans, il y installe régulièrement son stand, excepté lorsque la météo risquerait d'endommager ses trésors. Ce mordu de cinéma revend d'anciennes caméras, de vieux projecteurs introuvables ailleurs. Une clientèle fidèle vient de toute la Suisse romande, en quête d'un de ces bijoux du passé à collectionner, ou d'une pièce qui ne se fait plus.

Le maître de ce petit royaume ne cède pas à la nostalgie, même s'il a vu changer le marché aux puces, comme il a vu se transformer tout le quartier de Plainpalais, où il est né il y a... 88 ans. Il ne l'a jamais quitté. «Je suis né en 1917, rue du Stand, dans la petite maison à côté du Palladium. Elle est toujours là, précise-t-il dans un grand sourire. C'est sûr que ce quartier a énormément changé, mais je l'aime toujours, car il est resté un quartier populaire. Sur la Plaine, il y avait régulièrement des matchs de football le dimanche. Et j'étais



Marcel Granger retrouve toujours avec plaisir le Parc La Grange.

Philippe Dutoit



Georges Borel, dit Pompon, est le plus ancien pucier de Plainpalais.

encore gamin lorsqu'un dirigeable et un hélicoptère s'y sont posés, juste là. Si ma mémoire ne me trompe pas, c'était en 1925.» De cet événement il a gardé un souvenir impérissable, même s'il ne lui a pas donné le goût des airs.

La passion de Georges Borel, c'est le cinéma. «J'ai toujours aimé filmer ce que je voyais, là où j'étais.» Dans ses archives, on imagine des trésors, les images d'un passé révolu. Il se souvient par exemple des bords de l'Arve, «quand il n'y avait encore aucune construction, seulement des jardins, et le sable que l'on extrayait du fleuve.»

Pendant quarante-quatre ans, Georges Borel a été chauffeur de camions pour la

même entreprise, un métier qui le faisait voyager dans toute la Suisse. Aujourd'hui, c'est en quête de trésors à proposer à ses clients collectionneurs qu'il sillonne encore le pays. «Où que je sois, je me sens bien. Je m'habitue au changement. J'ai le contact facile et j'apprécie la compagnie des gens. Mais je reviens toujours à mon quartier de Plainpalais.»

Les clients arrivent. Le libraire Tolmatchoff lui lance en passant un tonitruant «Salut Pompon», son surnom depuis qu'un pompon, aujourd'hui perdu, orna un temps sa casquette. Georges Borel remet en place un objet, avec le soin d'un «vieux maniaque», lâche-t-il en riant de lui-même. Il

est temps de le laisser à ses affaires, et de poursuivre notre chemin à l'ombre des marronniers, ou plus loin.

Plainpalais, c'est aussi le quartier des médias. Tous les grands quotidiens, vivants ou disparus, ont eu ici leur rédaction, des rotatives et des livreurs qui hantaient les nuits des habitants. C'est ici que s'élève la Tour de la télévision, et aussi tous les bâtiments de l'Université, de part et d'autre de la Plaine. Dans cet espace à ciel ouvert, différents mondes se croisent et se côtoient au quotidien. Et deux fois par semaine, grâce aux Puces, c'est une autre Genève qui prend vie.

C. Pz

Les Pâquis ont-ils encore une âme?

«Un quartier donc populaire lui aussi à l'époque. (...) Actif, industriel, artisanal, de jour; mais doublé d'une vie nocturne qui lui donnait une dimension secrète, à la fois, et particulière. Un cachet aussi. Une saveur. Une épaisseur humaine, si j'ose dire, qu'on ne trouvait pas ailleurs.»

Si l'on en croit certains nostalgiques qui l'ont aimé, puis quitté, le quartier des Pâquis aurait peut-être plus que d'autre perdu une part de son âme... cela même s'il est encore aujourd'hui vu comme un lieu particulièrement populaire et animé.

En 1945, Roland Hippenmeyer n'était qu'un tout petit bonhomme lorsque ses parents adoptifs, Hans et Alice, s'établirent aux Pâquis. «Nous habitons au 15 de la rue Alfred-Vincent. A l'angle de cette rue et de celle des Pâquis, trônait la confiserie de mon père.» Quatre ans plus tard, l'établissement déménage et devient un tea-room dans le quartier des Eaux-Vives, «mais nous avons continué de vivre aux Pâquis, dans le même appartement».

Sur le même palier vivaient Tonton et Marraine, et l'enfance allait alors sur un air d'accordéon, «que j'entendais à travers les parois». Roland Hippenmeyer se souvient aussi des «Cadets de Genève, qui défilaient le dimanche dans la rue des Pâquis, s'arrêtant pour jouer devant certains bistrots». Mais encore de l'école du dimanche qu'il transformait en école buissonnière, des petits sous que lui confiait sa mère, destinés à

Donald Stampfli